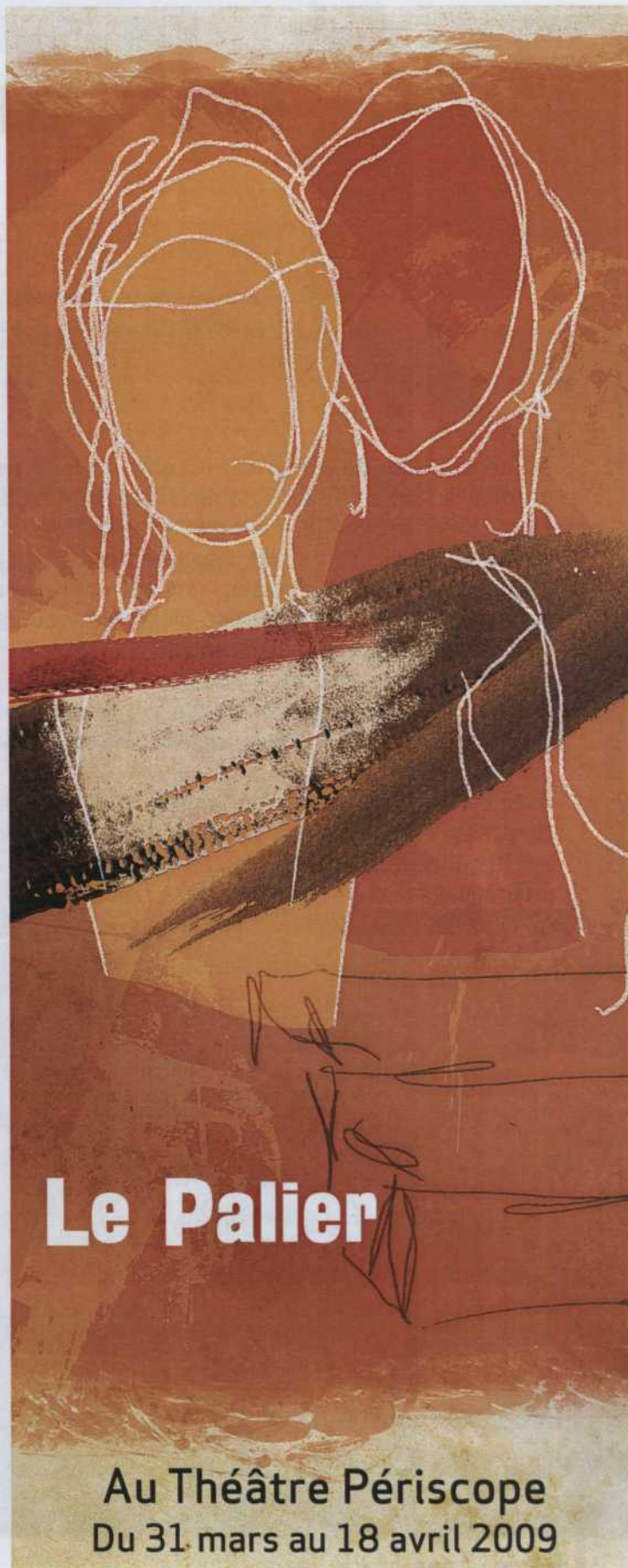


Cahier d'accompagnement



Le Palier

Au Théâtre Périscope
Du 31 mars au 18 avril 2009

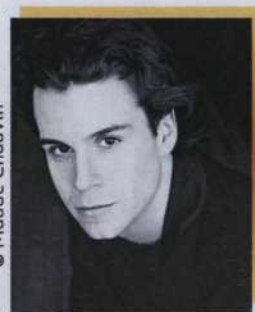
Le Palier

Résumé

Au centre-ville de Montréal, Nicolas et Julie se rencontrent, le premier à l'aube de sa vie, la deuxième à un crépuscule qu'elle ne savait pas si proche. Ils habitent l'un en face de l'autre, chacun dans l'étroitesse de son petit appartement. Au fil des jours, ils s'approprient et développent une sincère relation d'amitié. Leur palier devient un précieux lieu d'échanges où ils puisent chacun leur tour le courage de franchir une étape cruciale de leur existence. Julie donnera à Nicolas la confiance nécessaire pour réaliser ses rêves tandis qu'elle trouvera en lui une présence réconfortante pour l'aider à franchir son ultime bout de chemin.

Avec *Le Palier*, le Théâtre du Tandem nous offre un texte rempli de tendresse et de compassion qui propose une réflexion essentielle sur la solitude, les relations intergénérationnelles et le choix de mourir dans la dignité. Une histoire triste éclairée par la fantaisie de deux êtres en plein tourbillon.

© Maude Chauvin



LUCIEN RATIO

© Louise Leblanc



MARIE-GINETTE GUAY

Texte : Jean-Guy Côté et Réal Beauchamp

Mise en scène : Frédéric Dubois

Assistance à la mise en scène : Simon Lemoine

Distribution : Marie-Ginette Guay et Lucien Ratio

Costumes : Paco Bureau

Décor : Yasmina Giguère

Lumières et direction technique : Lyne Rioux

Bande sonore : Jonathan Monderie-Larouche

Régie : Anne-Marie Jean

Régie de scène : Steve Gagnon

Extrait du texte

Le 24 décembre en soirée.

Nicolas sort de chez lui habillé proprement. Il a deux coupes et une bouteille de vin. Il cogne chez elle puis, en attendant qu'elle réponde, il monte rapidement une petite table pour deux. Julie sort de chez elle.

Julie, plutôt maussade
Qu'est-ce que tu fais là?

Nicolas
Joyeux Noël! Voulez-vous un petit verre de vin pour fêter?

Julie
J'suis fatiguée pis j'veux pas te déranger. On doit t'attendre dans ta famille!
Il fait signe qu'on peut s'installer sur le palier.

Julie
Ici, dans le corridor, sur le palier, le soir de Noël!

Nicolas
On a ben le droit de fêter non? C'est Noël pour tout le monde!

Julie
T'es spécial!

Nicolas, déposant sa coupe sur la petite table.
J'ai même un cadeau pour vous! Attendez, je vais aller le chercher.

Il entre chez lui à vive allure et revient avec le cadeau et une chaise blanche de parterre.

Vous allez être ben mieux comme ça!
Assoyez-vous.

Julie
Merci. Mais je resterai pas longtemps hein. Je suis très fatiguée.

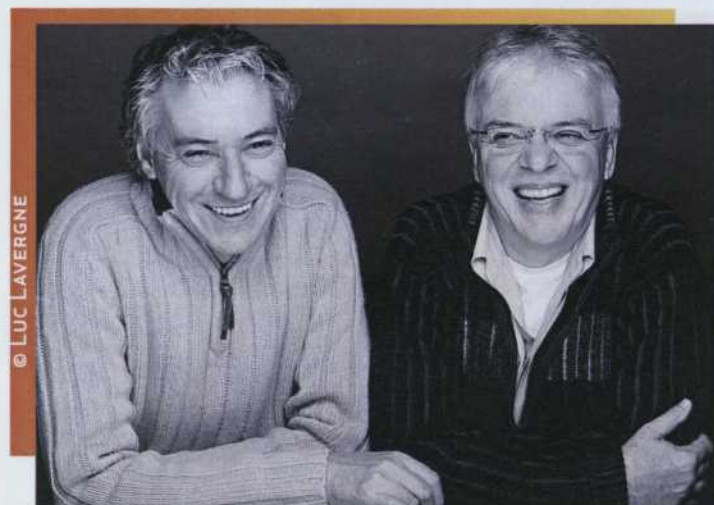
Nicolas, portant un toast.
À votre santé!

Julie, abasourdie.
Joyeux Noël!



BEAUCHAMP, Réal et Jean-Guy CÔTÉ. *Le Palier*, texte non-publié, 2007, p. 9-10

L'écriture de la pièce *Le Palier*



© LUC LAVERGNE

Réal Beauchamp et Jean-Guy Côté

Après la création de sa dernière pièce, *Des roseaux dans la tempête* au Théâtre du Tandem en 1999, Réal Beauchamp nous a proposé d'écrire une nouvelle pièce traitant des différences de valeurs qu'il observait chez les jeunes et les gens âgés. Nous avons accueilli ce projet avec enthousiasme, trouvant le synopsis prometteur et étant heureux de pouvoir travailler avec Réal pour une quatrième fois.

Le vie étant ce qu'elle est, Réal n'a pu continuer l'écriture de sa pièce, malgré les pressions amicales que nous lui faisons. C'est ainsi qu'en 2003, parce que j'avais auparavant travaillé en étroite collaboration avec lui lors de créations précédentes, je lui propose de poursuivre l'écriture de son texte, ce qu'il accepte. Comme j'en suis à mes premiers pas en écriture dramatique, ou presque, notre entente est claire : je m'essaie. Si la première version du texte ne lui convient pas, ne ressemble pas à ce qu'il a en tête, tout s'arrête là!

Un an plus tard, nous passons une semaine ensemble, Réal et moi, en retrait dans la nature, près d'un lac à Rapide-Sept, pour retravailler le synopsis, développer l'action dramatique en détails, trouver une fin.

Par Jean-Guy Côté, auteur

Pour qu'il m'explique ses personnages, leur passé, leurs motivations profondes, pour qu'ils sortent de sa tête et de son cœur, et se nichent en moi. Je me permets de leur inventer moi aussi un passé à ces deux personnages, à partir de ce que je connais d'eux. Nous nous entendons sur le canevas général et Réal me donne carte blanche pour la suite.

En septembre 2004, je me mets alors à l'écriture de la pièce. La panique! Et si je n'étais pas à la hauteur des promesses que le début de son texte laissent présager? Je relis les scènes que Réal a écrites, n'ose pas rien en changer, même si parfois la langue que parlent les deux personnages, ce n'est pas celle que j'entends dans ma tête. Alors, je commence lentement, d'abord en recopiant minutieusement les premières didascalies, les premières scènes. Puis, petit à petit, je change un détail, une expression, une phrase. Je déplace une scène, j'en rajoute une autre. Il m'a fallu tout ce long travail d'apprivoisement avant que je sente bien les personnages, leur langue propre. Et ils se sont mis à ressembler à des gens que je connais, intimement, à des facettes de moi, à tous les âges. Et les choses se sont bousculées; l'urgence de dire également, de se raconter, qui s'est emparée d'eux (ou de moi?) a fait en sorte que ces humains de fiction se sont mis à vivre, à marcher vers le destin que nous leur avons fabriqué auparavant, Réal et moi. Ça a donné une première version du texte quatre mois plus tard, avec toutes ses maladresses, dont j'étais parfois bien conscient au moment même où j'écrivais.

Mais il fallait que les personnages fassent tout leur parcours! J'aurais bien le loisir de retoucher par la suite, de tout réécrire, s'il le fallait, tant j'avais besoin que ce que se disaient ces personnages, ce qu'ils vivaient, se rende aux spectateurs.

Réal a reconnu ses personnages. Il m'a fait des commentaires, il a questionné certains choix, proposé des corrections, particulièrement sur des personnages absents et dont il est question dans les dialogues des deux protagonistes. Mais l'essentiel y était, selon lui. Quelle joie! Il se réappropriait son texte et nous pourrions le signer à deux mains, bien qu'il s'agisse ici plutôt d'une écriture à relais!

L'étape suivante a été plus difficile. J'ai sollicité les commentaires de personnes en qui j'ai confiance pour évaluer un texte dramatique. Je leur ai demandé d'éviter surtout une chose : la complaisance. La difficulté n'est pas venue du fait que certains ont évalué négativement des éléments du texte; elle est venue d'évaluations contradictoires sur le même objet. Comment m'en sortir? Comment corriger un défaut qui est vu comme une force par un autre? Comment ajouter un trait à un personnage, pour le rendre plus « vraisemblable », sans déglisser toute sa structure? Une longue période de paralysie a suivi. Mais ces commentaires, surtout les plus durs, m'ont été essentiels pour améliorer divers aspects du texte. Ils m'ont forcé à faire les choix qui, selon moi, supportaient le mieux la description de la réalité que je voulais présenter, le propos que je voulais porter. Car, en définitive, on ne parle que de ce que l'on connaît intimement, profondément.

Car, en définitive, on ne parle que de ce que l'on connaît intimement, profondément. Comment expliquer autrement que, spontanément et inconsciemment, j'ai situé la ville d'origine de Julie dans le Bas-du-Fleuve, d'où je viens, plutôt qu'en Abitibi, où je vis depuis trente-sept ans?

Comment expliquer autrement que, spontanément et inconsciemment, j'ai situé la ville d'origine de Julie dans le Bas-du-Fleuve, d'où je viens, plutôt qu'en Abitibi, où je vis depuis trente-sept ans?

Avant de m'atteler à la deuxième version du texte, j'ai fait appel à Marie Auclair, la conseillère dramaturgique et

l'amie, dont le support a été réconfortant et des plus pertinents. Les deux jours que nous avons passés ensemble à tout soupeser, scruter, questionner, scène par scène, m'ont donné l'élan pour poursuivre. La piste à suivre était tracée. En avril 2005, la deuxième version du texte était terminée.

Notre compagnie est fière d'avoir supporté l'écriture de ce texte, de l'avoir créé avec des artistes de chez nous, en collaboration avec

une équipe de la ville de Québec. Avec ce texte, nous vous proposons de poursuivre ensemble nos réflexions sur la vie, l'amour et la mort, rien de moins, mais en toute simplicité. Malgré des attentes différentes face à la vie, les deux personnages, Nicolas et Julie, le jeune et la moins jeune, vivent ce que tout être humain connaît de façon existentielle à un moment où l'autre de sa vie : la solitude profonde face à ses choix et à sa fin. *Seul l'amour, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente, facilite le passage des*

différentes portes de la vie.



© MULTI-BOITE

Rencontre avec Marie-Ginette Guay

comédienne



© MULTI-BOÎTE

Dans cette pièce, vous jouez un personnage qui vit de difficiles moments à cause de sa maladie. Comment avez-vous préparé l'interprétation du personnage à cette étape de sa vie?

La maladie, même si je ne l'ai pas vécue personnellement, je l'ai vue souvent, comme tout le monde. C'est quelque chose qui a été raconté maintes fois à la télévision ou au cinéma. Malgré moi, j'emmagasine des images. Et puis, dans ma vie personnelle, il m'est aussi arrivé de voir ce que la maladie faisait sur quelqu'un, j'en ai des souvenirs très précis. Peut-être — je dis bien peut-être, car je n'en sais rien — que je me suis servie de toute cette connaissance et de ces images pour arriver à rendre mon personnage. Il y a également une grande part d'intuition. Nous n'avons pas besoin d'avoir fait telle ou telle chose pour l'interpréter. Par exemple, pour jouer un meurtrier, il n'est pas nécessaire d'avoir commis de meurtre. Nous avons une forme de connaissance universelle en nous, il s'agit juste de s'y ouvrir. C'est donc à partir de son expérience et de tout ce qu'on emmagasine comme humain qu'on interprète. Ensuite, l'imagination fait le travail. Pour l'interprétation de Julie, j'essaie d'imaginer sa vie, mais toujours à travers le prisme de ma sensibilité.

La sensibilité, c'est la pierre angulaire de la construction d'un personnage, que ce soit dans n'importe quel style. Même en jouant quelque chose de très transposé, parfois même grotesque, il doit toujours y avoir un fond de vérité. Puis, nous devons nous coller au niveau de jeu que le metteur en scène choisit.

Quelle était la ligne directrice de la mise en scène de Frédéric Dubois?

L'interprétation est très réaliste. L'objectif que nous nous sommes fixé avec Frédéric, c'est de rester le plus simple possible. Puis, nous avons voulu éviter de trop déballer les émotions afin de conserver une certaine dignité devant la souffrance. Dans la vie, lorsque nous vivons quelque chose de pénible, nous ne laissons pas aller nos émotions devant tout le monde. Nous voulons garder notre dignité. C'est cette volonté que nous avons cherché à traduire. Dans le burlesque, par exemple, le comédien qui interprète un « gars chaud » ne jouera pas à avoir l'air soûl, il jouera la personne qui lutte pour éviter que son ivresse ne paraisse. Je pense que c'est le même principe pour une interprétation réaliste comme dans *Le Palier*. Je n'ai pas à jouer la maladie, j'ai à jouer la personne qui lutte. Les personnages vivent leurs émotions dans leur intimité, lorsqu'ils se retirent dans leurs appartements. Mais le public ne le voit pas. Quand les personnages se retrouvent sur le palier, ils sont sur une place publique. Même s'ils se connaissent et tissent des liens très serrés, ils conservent une certaine pudeur.

Quelle a été votre implication dans la création? Lors des répétitions, avez-vous apporté des propositions par rapport au texte?

Jean-Guy Côté, l'un des deux auteurs, a été présent à plusieurs lectures et répétitions. Nous avons pu discuter avec lui.

Je me souviens qu'à la première lecture, la pièce était beaucoup plus longue. En travaillant le texte, nous avons réalisé que certaines explications n'étaient pas nécessaires. Nous n'avions pas besoin de tout savoir puisque dans la qualité des rapports entre les deux personnages, nous pouvions comprendre des choses sans les dire. Donc, nous avons surtout réalisé un travail d'élagage. Parfois, nous avons aussi modifié des éléments du langage parlé. Jean-Guy était ouvert à toutes nos propositions.

Le style du texte s'apparente un peu au cinéma ou à la télévision en raison de son réalisme. Quelle est la relation du spectateur aux personnages dans ce type de spectacle?

Le spectateur peut s'identifier assez facilement à ces personnages, il n'y a pas beaucoup de distanciation. Il y a une certaine distance théâtrale installée au début du spectacle, puisque nous plaçons les spectateurs devant toute une bousculade temporelle. Il se passe beaucoup de temps que nous télescopons en quelques minutes seulement. Mais plus le spectacle avance, plus nous prenons notre temps, et plus le spectateur peut entrer avec nous dans notre bulle. Le rythme s'est construit de cette manière.

Le Palier a été créé il y a deux ans et vous l'avez joué en reprise à Montréal à l'automne. Comment les spectateurs ont-ils reçu ce spectacle?

Le spectacle parle de quelque chose de tellement humain, ça touche les gens partout. Tout le monde a un proche qui a été ou qui est gravement malade et qui se pose ces questions de dignité dans la vie et dans la mort. Il y a aussi toutes les questions que l'on peut se poser par rapport à nos rêves, dans ces périodes où l'on dresse des bilans. Ai-je la vie que j'aurais voulu? Le personnage de Nicolas, lui, se trouve dans ce passage de la vingtaine, qui peut parfois s'avérer difficile. Qu'est-ce que je veux faire dans la vie?



© MULTI-BOÎTE

Est-ce que je la prends à bras-le-corps ou bien j'abandonne? *Le Palier* parle donc de moments charnières dans la vie et je crois que ça touche les gens.

Mais c'est toujours ce qu'on fait au théâtre, parler des grands moments de la vie. On tente d'apporter à notre mesure un éclairage, ou à tout le moins une réflexion ouverte sur ces moments. On essaie de comprendre comment fonctionne cette « bébête » qu'on appelle l'être humain. À mon avis, chaque travail d'artiste, de scientifique, de maçon, chaque geste est là pour tenter de comprendre l'humain, ou lui apporter une contribution. Tout ça pour un monde meilleur. C'est de bien grands mots! Mais à mon avis, c'est ce qui décrit le mieux toute l'activité humaine. Et chaque pièce me permet aussi d'essayer de comprendre qui je suis, moi, en tant qu'être humain. Quel est mon degré d'ouverture, de compréhension, de tolérance, d'amour? À chaque fois, j'en sors un peu changée. Je suis l'addition de tout ce que j'ai pu faire et de tout ce que j'ai envie de faire!

Pour ce rôle, vous avez été nominée pour le Masque de l'interprétation féminine en 2006. Est-ce que cela vous crée une certaine pression pour la reprise?

Oui, ça me met de la pression, parce que ça a été bien accueilli partout où on l'a joué. Je sais qu'ici à Québec, les gens en ont entendu parler. C'est aussi la première fois que je vais monter sur les planches du Théâtre Périscope depuis que je suis à la direction artistique. J'avoue que c'est un défi important pour moi, parce que j'aimerais que les gens soient contents, je voudrais leur apporter quelque chose. Bien sûr qu'à la direction, je prends des risques par mes choix de programmation et d'activités, dans ma façon de me présenter, d'être avec le public... Mais là, c'est une autre façon de me mouiller à leurs yeux. J'ai hâte, et j'ai envie de leur raconter cette histoire. Mais j'ai un peu le trac, aussi...

Rencontre avec Lise Fillion

**Psychologue et chercheure au Centre de recherche en
cancérologie de l'Université Laval et professeure titulaire à
la Faculté des Sciences Infirmières**



Les recherches

Lorsque j'ai commencé mon doctorat, en 1989, je m'intéressais au stress et à son impact sur le système immunitaire. Pour faire ces études, j'ai eu la chance de rencontrer Rosemonde Mandeville, une médecin et immunologiste inspirante et engagée. Si je voulais m'intéresser au cancer, elle me proposait de financer le coût des analyses immunitaires pertinentes pour mon sujet d'étude. Entre autres, elle s'intéressait à la cause du cancer du sein, qui touche beaucoup de femmes. C'est cette étude qui m'a amenée en oncologie. J'ai interrogé 120 femmes que j'ai suivies, avant et après le diagnostic. Le tiers a reçu un diagnostic de cancer et l'autre deux tiers présentait une tumeur bénigne. Dans un cas comme dans l'autre, le stress a été très, très fort dans la période d'incertitude. Et, même pour celles qui se sont fait annoncer qu'elles avaient un cancer, après l'annonce, leur stress a diminué un peu et le système immunitaire s'est replacé. C'est fascinant de constater que même si on apprend qu'on a le cancer, on est capable de retomber sur ses pattes très vite. Avant d'être psychologue, j'étais infirmière, et l'attitude des gens m'a toujours beaucoup intéressé. Face à une même maladie, certains s'écrasent et d'autres ont envie de faire quelque chose. Je voulais comprendre si cette attitude pouvait se changer. Cette question m'a amenée, maintenant 20 ans plus tard, à plusieurs travaux dont le premier axe de recherche est : « comment on peut faciliter le processus d'adaptation à la maladie? »

L'adaptation à la maladie

Quand on a un cancer, c'est un peu partir pour la guerre. On coupe la tumeur avec la chirurgie, on la brûle avec la radiothérapie pour s'assurer qu'on détruit les cellules cancéreuses et on empoisonne avec la chimiothérapie pour empêcher la maladie d'évoluer. C'est dur de passer à travers les traitements. Maintenant, on sait qu'il y a des phases dans la trajectoire de soins qui sont plus difficiles. Par exemple, commencer la chimiothérapie représente beaucoup d'inconnu. La fin d'un traitement, aussi, peut causer un grand stress. Quand un patient a de la radiothérapie, une fois par jour pendant cinq semaines, il s'attache aux soignants qui l'accompagnent à tous les jours. Certains patients parlent peu de leur souffrance ou de leurs peurs à leurs proches. C'est parfois plus facile d'en parler avec l'équipe soignante, parce que pour eux, le cancer n'est pas quelque chose de mystérieux. Donc, quand ils coupent ce lien à la fin du traitement, ils coupent aussi une relation. On peut également être passé à travers la trajectoire de traitements, et après, on se fait suivre. À chaque fois qu'on passe un examen, il peut y avoir la peur de la récurrence du cancer. Cette peur peut prendre des niveaux d'intensité importants. Je m'intéresse donc à tous ces moments qui peuvent faire augmenter la détresse. Je cherche comment, avec de petites interventions simples, on peut faciliter ces transitions.

Concrètement, je suis co-chercheuse sur un projet en cours qui s'appelle « une intervention cognitive et existentielle ». Le chercheur principal est Pierre Gagnon, psychiatre. Cette intervention, qui s'étale sur douze rencontres, est offerte à toutes les personnes atteintes de cancer sans métastases. Dans les premières rencontres, on offre des outils pour redonner un certain confort dans le corps, avec la relaxation, la méditation, une meilleure alimentation, de l'exercice, etc. Par la suite, on observe l'impact qu'a le cancer sur le plan émotionnel. On explore la détresse du patient. Puis, au fil des séances, on s'approche des dimensions existentielles et spirituelles. Il faut trouver un sens à tout ce qui vient d'arriver. Ce n'est pas évident. Le but de cette intervention est donc d'outiller le patient, lui donner un meilleur bagage pour transiger avec les moments où la détresse montera.

Le système de santé

Le deuxième axe de ma recherche se penche sur le système de santé. Comment peut-on y amener un côté plus humain? Au Québec, il y a le rôle de « l'infirmière pivot » en oncologie, que j'aime beaucoup. C'est un rôle central. Elle fait l'évaluation des besoins du patient, détermine si elle peut intervenir ou bien qui elle réfère. Elle représente quelqu'un de simple et d'humain, à l'écoute de ses patients. Mais ce n'est pas facile

d'accompagner les gens dans la souffrance. Pour bien réaliser son travail, l'organisation doit lui apporter un grand soutien. Quand l'infirmière constate qu'un patient vit une difficulté qu'elle ne peut pas régler, elle doit avoir accès à des ressources. Par exemple, certains patients sont vraiment fâchés avec le « bon Dieu ». L'infirmière peut faire appel à l'intervenant en soins spirituels, qui a une formation sur différentes religions, et qui comprend les réseaux de croyances. Parfois, le patient peut se préoccuper d'aspects plus pratiques. S'il sait qu'il va mourir et qu'il a des enfants, il peut vouloir préparer le terrain. Le travailleur social qui fait partie de l'équipe peut l'aider à trouver des réseaux communautaires qui pourront s'impliquer. Autrement dit, toute une équipe est présente pour aider le patient à résoudre un problème dans un moment où celui-ci n'est pas capable de le faire, parce qu'il y a trop d'enjeux émotionnels. Ce travail d'équipe est très soutenant pour l'infirmière pivot. En retour, au sein de cette équipe, l'infirmière joue un rôle central et est d'abord présente pour évaluer et répondre aux besoins de la personne atteinte et de ses proches.

Le soutien aux soignants

Cela m'amène brièvement à parler du troisième axe de ma recherche. Comment mieux soutenir le soignant afin qu'il puisse être un meilleur accompagnateur et s'engager dans des soins humains de qualité. Je m'intéresse notamment à outiller les infirmières à l'accompagnement en fin de vie. Pour être pleinement présent et à l'écoute de l'autre, cela demande d'abord de se connaître et de se préparer à accueillir un être unique, dans un moment intense de sa vie.

Les préjugés

Il n'y a pas si longtemps, il y avait comme un stigmate social autour du cancer, c'est-à-dire que les gens aux prises avec cette maladie pouvaient être rejetés plus facilement. Heureusement, il y a eu des campagnes de promotion et les choses ont évolué. On ne parle plus de « cancéreux », mot qui faisait penser à « lépreux ».

Mais le mot « cancer », lui, équivaut encore à « mort » ou à « souffrance ». Pourtant, on survit au cancer! Chez les enfants, c'est 80 % qui en guérissent et chez les adultes, on est près de 60 %. Pourtant, on ne parle encore que de la mort. Au lieu de parler du nombre de décès dus au cancer à chaque année, ce serait

... le mot « cancer », lui, équivaut encore à « mort » ou à « souffrance ». Pourtant, on survit au cancer! Chez les enfants, c'est 80 % qui en guérissent et chez les adultes, on est près de 60%.

intéressant de dire combien survivent. D'ailleurs, les personnes qui surmontent le cancer – les américains les appellent les *survivors* – se mobilisent

et veulent que la recherche s'oriente aussi sur ce que j'appelle « l'après-guerre » et le retour. Par exemple, c'est difficile de retourner au travail après un cancer. L'employeur peut penser qu'on est guéri et qu'on peut tout recommencer comme avant. Mais après tout le chemin parcouru, on s'aperçoit qu'il y a certaines choses qu'on ne peut plus faire comme avant. Graduellement, on apprend à gérer les pertes et on retrouve une nouvelle identité, souvent enrichie.

Et ceux qui perdent la bataille...

Avec l'amélioration des soins médicaux, on peut être capable de conserver un niveau de conscience élevé assez longtemps. Les spécialistes en soins palliatifs sont d'excellents gestionnaires de symptômes. Si, par exemple, on a des nausées, on ne veut pas vomir devant ses proches, on veut leur laisser une belle image. Il y a des médications pour ça. Avec une bonne gestion de symptômes, on est capable de conserver la dignité de la personne le plus longtemps possible. Il y a des gens qui sont capables, jusqu'à la fin de leur trajectoire de vie, d'avoir des petits moments de bien-être. Par exemple, un homme que j'ai accompagné a connu un développement spirituel très important vers la fin de sa vie. Il a réalisé toute la capacité qu'il avait de connecter avec les êtres humains. Et il y prenait un grand plaisir. Il était maintenu à domicile et plusieurs personnes venaient le voir : l'équipe soignante, sa conjointe, ses enfants, ses amis... Il conservait le peu d'énergie qu'il avait pour du temps d'échange. C'était très intense, mais après il était fatigué et dormait de grands bouts. Il a réussi à maintenir ce contact jusqu'à la fin. Donc, même s'il y a une perte d'autonomie inévitable au niveau des fonctions physiques, quand on met en place une bonne structure de soins, ce n'est pas nécessairement dégradant. **On peut continuer à être soi.**

Pensées vagabondes autour du spectacle...

Les personnages vivent leurs émotions dans leur intimité, lorsqu'ils se retirent dans leurs appartements. Mais le public ne le voit pas. Quand les personnages se retrouvent sur le palier, ils sont sur une place publique.
-Marie-Ginette Guay

Le jeu des comédiens est très réaliste. Les deux personnages pourraient ressembler à nos propres voisins. Sur le palier, ils sont sur une place publique et se dévoilent avec pudeur. Comme dans la vie, avec quelques indices, le spectateur devine ce qui se cache derrière les apparences.



Le jeu des comédiens, les nuances dans l'interprétation du texte donnent les signes qui permettent d'avoir accès au côté caché des personnages.

Le rythme du spectacle est construit de sorte à nous faire voyager à l'intérieur du quotidien des deux personnages. Au début, le temps passe rapidement, l'éclairage bascule, la musique nous accompagne dans les transitions de façon à nous faire saisir le tempo de leur vie. Puis, lentement, nous entrons dans l'intimité des personnages et le temps ralentit.

Le palier est un endroit de passage que l'on foule lors d'un déplacement entre deux lieux. Les personnages se trouvent dans un moment de passage dans leur vie respective. L'une effectue son dernier bout de chemin alors que l'autre se trouve devant deux portes : choisir ou non de s'engager dans sa vie. Cette amitié éphémère et improbable est également un passage : Julie et Nicolas se rencontrent par hasard, et leur amitié disparaîtra comme elle est apparue, dans le mouvement de la vie.

Pour poursuivre la réflexion...

Le film *Harold et Maude* met en scène la rencontre entre un jeune homme de 20 ans fasciné par la mort et une espiègle vieille dame qui ne voit dans le monde que de bonnes intentions.
(*Harold et Maude*, film réalisé par Hal Ashby, Etats-Unis, 1972.)

Le film *La neuvaine* raconte l'histoire de Jeanne, urgentologue, en proie à une grande détresse psychologique. Sur le quai de Sainte-Anne-de-Beaupré, alors qu'elle s'apprête à se jeter à l'eau, surgit François, un jeune homme taciturne qui, après l'avoir dissuadé de poser ce geste désespéré, décide de veiller sur elle.
(*La Neuvaine*, film réalisé par Bernard Émond, Québec, 2005.)

Livres :

BELIVEAU, RICHARD, *Cuisiner avec les aliments contre le cancer*, TRECARRÉ, 2006.

Sites Internet :

Fondation québécoise du cancer <http://fqc.qc.ca>

Société canadienne du cancer www.cancer.ca

Des questions sur le cancer ? 1-888-939-3333



Concours Acte critique 2008-2009

Attention!
dernière pièce
pour rédiger votre
critique!

*Exercez vos talents de critique...
Et décrochez un séjour théâtral inoubliable!*

Le Théâtre Périscope veut entendre la voix des jeunes de 14 à 25 ans et les invite à coucher sur papier leurs réflexions et analyses dans un texte de 300 à 500 mots portant sur l'une des pièces à l'affiche.

À gagner :

Un camp d'artiste d'une semaine à l'été 2009
offert par la Maison Jaune (14-17 ans)

Un séjour de dix jours au Festival de théâtre d'Avignon 2009
offert par le Consulat général de France à Québec (18-25 ans)

Le texte critique doit être accompagné des coordonnées complètes du participant, de son **institution scolaire** et de sa **date de naissance**. Les textes doivent nous parvenir avant le 14 avril 2009 à :

Concours Acte critique

939 de Salaberry
Québec G1R 2V2

ou par courriel:
developpement@theatreperiscope.qc.ca

Plus de détails au www.theatreperiscope.qc.ca/blog_et_concours/critique

folio

LA MAISON
JAUNE
CENTRE D'ART

Liberté - Égalité - Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE
À QUÉBEC

théâtre
PÉRISCOPE
LIEU DE CRÉATION ET DE DIFFUSION

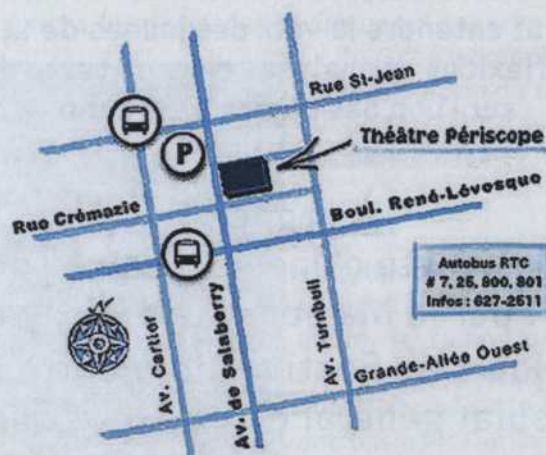
Une codiffusion

Une production



Billetterie
2, rue Crémazie Est
Québec (Qc) G1R 2V2
Tél.: (418) 529-2183

théâtre du
Tandem



RÉDACTRICE EN CHEF: Marie-Ginette Guay, Directrice artistique

ENTREVUES, RÉDACTION et :

Karine Côté

Responsable du développement de public

Tél.: (418) 648-9989 poste 22

developpement@theatreperiscope.qc.ca

RÉFÉRENCES :

www.cinoche.com

www.allocine.fr

www.crhdq.ulaval.ca

www.theatretandem.com

Cahier d'exploration de la pièce *Le Palier*, par le Théâtre du Tandem, 2006.

ISBN 978-2-923589-21-3

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2009

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2009

Le Théâtre PÉRISCOPE reçoit l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec, du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition Féminine du Québec, de Patrimoine canadien et de la Ville de Québec.

PRO THEPER 2009.03.31 X